

EN VENTE

A LYON chez tous les Libraires
A PARIS chez Lucien MARPON galeries de l'Odéon

LE REVEIL



S'ADRESSER AU GERANT

à son domicile

RUE CALLAS, 11

JOURNAL PARIS-LYON

SOMMAIRE :

- M. Renan et sa Vie de Jésus.
Lettre de M. Moreau de Beauvière.
Lettre parisienne (n° 2).
Le Progrès et le Réveil.
Incidents.
Vie d'Armand Le Bailly.
Dans la huitaine.
Lettre charnavalesque.
Le problème des Origines.
Théâtre de Lyon.

M. RENAN

ET

LA VIE DE JÉSUS

M. Renan et ses théories philosophiques commencent à être un peu oubliés, lorsqu'on a appris l'autre jour que son nom et son titre de professeur universitaire avaient soulevé, au sein de la grave assemblée des Sénateurs de l'Empire, une véritable tempête catholique.

Qui donc avait prétendu que dans notre siècle de sceptique indifférence, les questions religieuses étaient dépourvues d'intérêt?

Depuis huit jours, il est de nouveau question des idées de M. Renan et de sa Vie de Jésus.

Comment le Réveil pourrait-il échapper à l'obligation de donner son avis sur l'auteur et son livre?

L'œuvre de Jésus dure depuis dix-neuf siècles. Ce qu'elle a fait naître d'apologies, de critiques, de dissertations de toute nature, depuis les évangiles jusqu'à nous, serait impossible à énumérer. Enveloppés sous la poussière, oubliés, pour la plupart, des générations nouvelles, tous ces vieux livres de docteurs, aujourd'hui inconnus, encombrant inutilement les bibliothèques théologiques.

L'intérêt profond qui porte l'homme à la recherche de la vérité l'excite à éclairer et à justifier ses croyances. Il était naturel, dès lors, que le christianisme vit se multiplier de la part de ses sectateurs, et les récits sur son origine, et les explications des textes bibliques.

Mais pendant dix-huit siècles, l'indépendance de la critique religieuse ne pouvait librement se mouvoir au milieu de ces redoutables problèmes, et Jésus n'apparaissait que dans des tableaux chrétiens, ceint de l'aurole de la divinité, la réforme avait respecté ce dogme fondamental. C'est aux encyclopédistes, à Voltaire, à Rousseau, qu'est due l'émancipation religieuse; de nos jours, la raison devenue libre peut aborder sans crainte et traiter sans passion toutes les questions religieuses, tous les articles de foi. Depuis quelques années, nous voyons apparaître dans toute l'Europe et en Amérique de nouvelles études, où la critique moderne, suivant la loi inflexible de la raison, détruit les superstitions du passé.

Anéantir la foi au surnaturel, la crédulité populaire et le fanatisme toujours dangereux qui en est la suite, tel est, en effet, le but que doivent poursuivre les libres penseurs.

Dès lors, il n'est pas, pour les chrétiens, de question plus importante à résoudre que celle de l'appréciation philosophique du christianisme.

Une semblable étude doit nécessairement remonter jusqu'au fondateur, puisque c'est l'œuvre de Jésus que le christianisme de toutes les écoles a la prétention de poursuivre, puisqu'il n'enseigne, dit-il, d'autre doctrine, il ne pratique d'autre morale que celle du Sauveur; puisque, révélation divine, le christianisme contient le dernier mot de la perfection, qu'il n'y a rien à attendre ou à espérer au-delà, et que toute modification serait un crime contre la divinité et un malheur social.

Envisagée à un autre point de vue, cette étude du christianisme offre un nouvel attrait.

C'est surtout par la religion que se sont accomplies les transformations de l'humanité. La religion s'adresse à tous les hommes, elle parle à toutes leurs facultés à la fois, elle fait vibrer tous leurs sentiments, elle réveille cet instinct, en quelque sorte inné, qui nous fait entrevoir quelque chose au-delà de la réalité et nous fait espérer quelque chose au-delà de la mort, elle surexcite les terreurs de la conscience et l'effroi de l'inconnu, et dans ce profond mystère, qui entoure notre origine et notre fin, elle trouve l'invincible argument de la foi aux révélations divines. Aussi, tous les réformateurs antiques qui ont voulu le succès de leur œuvre ont dû recourir à la religion, s'armer de son influence, de la puissance morale ou fanatique. Boudha, Confucius, Moïse, Numa, Jésus, Mahomèt, n'ont réussi dans leurs transformations sociales qu'à l'aide de prédications religieuses.

Quel a été dans l'histoire de ces transfigurations de l'humanité le rôle de Jésus, à cette heure encore, révélateur divin, messie vénéré de 250 millions d'âmes? Qu'a-t-il inventé? Qu'a-t-il détruit? Quelle a été son action sur le monde?

Il faut, pour donner à ces questions une solution complète, faire l'histoire entière du christianisme. M. Renan ne nous a encore donné que le récit du fondateur et de ses apôtres.

Il a pris la raison pour guide dans le labyrinthe de la légende et, s'inspirant des tendances germaniques, il a essayé de rendre la vie de Jésus à la vérité historique. Mais y est-il parvenu? Nous croyons que la vie de Jésus est encore à faire. Il faut prendre garde de substituer à la légende les allures ou la physionomie du roman. Il faut laisser voir l'humanité telle qu'elle existe, avec ses nobles inspirations sans doute, mais aussi avec ses faiblesses, ses défaillances et ses misères, c'est-à-dire avec le réalisme de la vérité.

Le récit des faits tient forcément la première place dans la biographie et dans l'histoire. Mais l'appréciation philosophique doit se dégager de tous les détails et se contenter de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les événements.

Nous ne suivons donc pas M. Renan, ni les autres historiens de Jésus, dans la route qu'ils ont parcourue de la biographie légendaire ou romanesque.

Dans l'étude du christianisme et de ses principes, les circonstances particulières de la vie du fondateur, les événements intimes, les détails plus ou moins certains que l'imagination populaire a embellis n'offrent qu'un intérêt secondaire et peuvent sans inconvénient être laissés à l'écart.

Pour le philosophe, l'histoire du Christ se résume dans les quatre questions suivantes:

- 1° Jésus a-t-il existé?
2° Était-il Dieu et a-t-il prouvé sa divinité par des miracles, particulièrement par le plus grand de tous: sa résurrection d'entre les morts?
3° A-t-il voulu fonder une religion nouvelle?
4° Quelles ont été ses idées morales et religieuses, et leur influence sur l'humanité, sur le progrès social?

Ces diverses questions peuvent être examinées séparément, et nous aurons à mettre entre elles un certain intervalle.

M. Moreau de Beauvière a adressé à l'un des rédacteurs du Réveil la lettre suivante :

Monsieur,
Habitué à compter sur moi, M. Charnal, mon ami, m'a fait entrer dans sa querelle avec M. Debeauvy, votre collaborateur. Quelles que puissent être mes suppositions, si j'en formais, je n'aurais pas à juger un homme et des faits que je ne connais pas. En outre, mon retrait du journal serait un acte s'adressant plutôt au journal lui-même qu'à M. Debeauvy, quand même, dans l'hypothèse où les faits me seraient connus, j'aurais le droit de prendre parti contre ce dernier.
« Donc, si vous jugez ma collaboration utile, je continuerai à vous envoyer ma correspondance de quinzaine, les Lettres parisiennes, à la condition toute naturelle que vous

voudrez bien insérer cette lettre; car je ne veux pas plus être accusé de déflection que de légèreté.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Signé : MOREAU DE BEAUVIÈRE, 10, rue de Rivoli.

LETTRES PARISIENNES (N° 2).

Mon cher Charles,

Notre ami Elie Frébault est un grand homme! De certains noms sont des jalons; de certaines œuvres sont des signes des temps dans l'histoire de l'humanité. Or, Elie Frébault figurera sur le livre d'or de la renommée, et l'histoire, prenant son idée comme sommaire, intitulera l'un des chapitres du XIX° siècle : La Femme à barbe.

Tu n'es pas de ces esprits superficiels auxquels échappe le sens philosophique des paraboles; de ces esprits qui ne savent pas lire Rabelais et qui, sous la forme narquoise, laissent éternellement ensevelie la pensée profonde. Je puis donc, sans que tu me ranges parmi les maniaques d'absolu, te dire la légende que je trouve sous la caricature faite par ce moqueur philosophe, par ce Jean-le-Chercheur, qui, une marotte à la main, parcourt la presse légère, imprimant à son anonyme le cachet de son individualité.

Ce n'est pas un grotesque exceptionnel que cette femme à barbe; elle est le symbole, la personification exacte de la femme de ce troisième quart de siècle. C'est une enlumineure haute en couleur, il est vrai, mais où la vérité n'est pas forcée d'un trait, d'une nuance.

Il y a eu quelques femmes à barbe dignes de mémoire :

La veuve de Manassé, Judith, vertu sur laquelle je ne suis pas parfaitement tranquille;

Jeanne Darc (et non d'Arc) sous la statue de qui je voudrais voir un pilori inflame portant les noms de Jean de Luxembourg et de Pèvêque Cauchon, suivis de cette inscription : Les Anglais, vaincus par cette jeune fille de vingt ans, l'ont brûlée vive;

Jeanne Hachette que Louis XI a rendue immortelle;

Isabelle qui, entre autres courages, eut celui de porter la même chemise pendant tout le siège de Grenade, et d'être la femme de ce renard méchant et têtue que l'Eglise catholique a adopté malgré sa lutte contre un pape (il est vrai qu'il défendait contre Rome la très-sainte Inquisition), de ce Ferdinand-le-Catholique, Aragon couronné qui vola Colomb et le laissa mourir de misère.

Mais Elie Frébault n'a fait que de l'étude contemporaine, et ce ne sont pas ces types qu'a personnalisés la dive Thérèse.

De notre temps, la femme à barbe est complètement inutile à sa patrie, et son courage ne s'élève pas au-dessus de la cranière. Répandue dans toute l'échelle sociale, elle grimpe autour de l'arbre des vertus domestiques, comme ces lierres qui finissent par étouffer les chênes, et elle se maintient là triomphante et insolente, faisant du foyer un mythe, et de la maternité un accident. Elle est l'idéal le plus fréquent de ceux qui ne connaissant pas la femme, aiment les femmes, de ces gens qui font leur route des sentiers à côté et se grisent le cœur au lieu de le fortifier.

Il y aurait une belle dissertation à faire sur la différence qui existe entre l'Amour et les amours, entre Cornélie, la robuste mère des Gracques, et Cora Pearl, qui, pour l'honneur de notre siècle, vient de récolter quelques pommes cuites sur une de nos scènes de genre. C'est un vaste sujet dont l'importance est avouée par tous... en théorie, mais que peu ont le courage de traiter en pratique. Il y a une formule qui résume cette double manière d'être et de penser : Faites ce que je dis et non ce que je fais.

La femme à barbe, dans notre siècle, est le résultat maladif et énervé du mariage d'argent, cette plaie que la paresse luxurieuse a ouverte au cœur de la société, et qui rapetisse, amoindrit, atrophie l'humanité civilisée, en mettant la nature au dernier rang dans l'œuvre de l'homme. Les parents ne s'aimaient pas, les enfants n'ont rien trouvé dans les cœurs qui les devaient instruire, et dans la filière des amours, — ainsi que je l'ai dit ailleurs — qu'un seul anneau manque, le courant est détruit. Née de l'indifférence, déjà orpheline dans le sein maternel, elle ne peut rien donner, n'ayant rien reçu, en sorte qu'elle a à peine conscience de sa monstrueuse existence.

Cette triste créature va, vient, s'agite et tient une place; mais, autour d'elle comme en elle, elle ne trouve que le vide, vide qu'elle s'efforce de remplir par une fièvre de mouvement, une folie d'agitation, véritable delirium tremens qui lui fait

une vie nerveuse et comme factice où les sentiments sont étouffés et remplacés par les sensations toujours recherchées, poursuivies, atteintes, bientôt usées et sans cesse renouvelées, jusqu'à ce que ce feu surmené ait tout dévoré, tout... jusqu'à l'âtre. Ah! l'imprudente!... Ah! la folle!... Ah! la malheureuse!... Ah! la sacrilège!!!

Volontairement privée des douceurs maternelles et du repos de l'intérieur, elle demande à la coquette, au bruit, à l'éclat, les moyens de s'attirer au moins les regards; elle prend des manières hommasses, porte des modes presque masculines, promène une canne à Trouville et fume dans son boudoir. Elle affiche une indifférence superbe pour les vertus humbles et douces, dédaigne les caresses qu'elle ne sait donner ni recevoir, déclare au besoin qu'elle n'est pas amoureuse, préfère être taxée de licence, et jette aux orties ce fichu de mousseline qui, tout frêle et léger qu'il soit, est la ligne de démarcation entre la femme que Dieu nous a donnée et celle que nous nous sommes faite. La première appelle ses rubans : des rubans; l'autre les baptise : des suivez-moi, jeune homme... Tout est dans la distance de ces mots-là.

La femme à barbe, ainsi que je l'ai dit, se rencontre de haut en bas; en dehors des lignes droites, et — ce qu'il y a de pis — dans la vie régulière, on a beaucoup parlé — beaucoup trop — de la prostitution du corps, ce qui est bien peu en comparaison de la prostitution morale, et il serait temps d'y réfléchir, car nous avons déjà glissé bien bas.

Tandis que j'écris, j'ai près de moi un portrait... Pardon, chère vénérée, pardon de te mettre à ce contact; mais quelles que soient les ombres qu'elle fouille, la lumière ne cesse pas d'être pure. Ah! combien il est loin déjà, et rare maintenant, ce type aimé, robuste et tendre, qui savait être franchement femme, orgueilleusement mère, modeste toujours et comme ignorant de ses vertus! Comme six pieds de terre sont une immense distance entre ce souvenir et ce que je regarde en ce moment! Douce, indulgente, dévouée, toujours en fête, elle remplissait joyeusement sa tâche comme un devoir facile, et, souriant toujours, faisait tout sourire. Les grands yeux attentifs et aimants ont suivi des enfants depuis l'Hosannah de la naissance, à travers les mille soins, les mille difficultés, les mille hésitations chancelantes de l'enfance et de la jeunesse. Elle formulait peu de préceptes; mais sa conduite donnait l'exemple des meilleures, et c'est bien d'elle que le philosophe a dit : « Elle devrait habiter une maison de verre. »

Je te parle bien gravement, mon cher ami, mais on n'est pas maître de sa pensée, et il y a de certaines transitions, de certains contrastes qui rendraient sérieux un Oribate ou un Pétauriste, et feraient pleurer un vers fescennin.

Toute l'étude de la femme à barbe se résume dans un mot de son apologie burlesque; elle se frappe la poitrine et dit :

C'est pas d'la chair, ça, c'est du marbre! Du marbre... du marbre... c'est elle qui parle; mais, en somme, comme elle l'avoue, ce n'est pas de la chair. C'est quelque chose qu'elle maquille, qu'elle découvre; mais qui ne vit pas, qui ne bat pas. C'est un entablement plus ou moins bien fait, mais ce n'est qu'un entablement. On n'y soupçonne pas le sang, et je ne sais en vérité s'il y en a. Je ne crois pas qu'il y ait là autre chose que la forme de ce que la nature a donné à l'homme pour y appuyer sa tête naissante.

Décidément, Elie Frébault est un grand homme! A toi.

E. MOREAU DE BEAUVIÈRE.

Quelques expressions d'un article du Réveil du 20 mars ayant paru blessantes pour le Progrès, le rédacteur en chef de cette feuille a fait demander des explications à la rédaction du Réveil.

Dans une conversation entre les mandataires des deux journaux, le mandataire du Progrès a déclaré :

1° Que le Progrès n'avait eu aucune intention de prendre en main la cause de M. Charnal et n'était pas intervenu dans le débat engagé entre le Réveil et M. Charnal;

2° Que si le Progrès avait refusé l'insertion d'une dernière réponse du Réveil, c'était uniquement parce qu'elle excédait les proportions légales d'une réponse.

En présence de ces loyales déclarations, le mandataire du Réveil a expliqué que ce journal avait cru à un accord entre le Progrès et M. Charnal, supposition à laquelle le refus d'insertion avait pu donner lieu. Mais le Progrès, affirmant qu'il n'a voulu établir aucune solidarité entre lui et M. Charnal, le mandataire du Réveil ne fait plus difficulté de reconnaître que les expressions dont cette feuille a

pu se servir ont été le résultat d'un malentendu.

Il a été reconnu que les précédentes explications étaient satisfaisantes entre écrivains animés d'intentions honorables, et il a été décidé que la présente note serait insérée samedi dans le *Progrès* et le *Réveil*.

Pour la rédaction,
Le Gérant responsable,
REYMOND.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

Auteur d'*Italia mia*, des *Chants du Capitole*, d'une
Vie d'Hégésippe Moreau, etc.

Décédé à l'hôpital Necker, le 4 septembre 1864

(SUITE)

IV

Evidemment, de pareils séjours agissent profondément sur les natures sensibles; ils touchent ces natures, les préparent, leur donnent les appétits des choses idéales; s'ils versent d'abord dans le cœur une poésie vague, mystique, plutôt d'émotions que de pensées, avant tout cette poésie est élevée et pure. Douce et craintive à son origine, elle ne tarde pas à prendre de la vigueur; elle garde ses tendresses, mais elle monte hardiment vers les problèmes sacrés contenus dans son essence, et souvent prête avec enthousiasme ses ailes d'ange au doute et aux négations.

De fréquentes promenades nous ramenaient vers des campagnes où nos jeunes imaginations pouvaient prendre en liberté leur volée, et où rien ne rappelait le christianisme que les clochers des villages et la soutane de l'excellent prêtre qui nous conduisait. Ces promenades avaient lieu le dimanche et le mercredi, quelquefois un autre jour de la semaine. Un des charmes de la maison, c'est que le supérieur n'avait aucune observance à tenir des coutumes et des règlements universitaires; seul maître et seul directeur dans son séminaire, c'était vraiment le *pater familias*. Il nous faisait de charmantes surprises. Parfois la cloche avait sonné pour clore la récréation qui suivait le dîner; rangés devant la porte des études, nous nous disposions en silence à y entrer; tout à coup on voyait apparaître le supérieur dans la cour, l'air satisfait et se frottant les mains. Il regardait le ciel; le temps était beau, les oiseaux chantaient: « Allons, disait-il, promenade. » Ce n'était qu'un cri: « Vive M. le supérieur! » Au lieu de se diriger vers l'étude, on se rendait aux dortoirs faire ses petits préparatifs de sortie; bientôt la maison était vide. Et nous nous en allions vers Cérances, un bourg situé sur une belle rivière, celle de Gavray, la Vienne, dans les bois qui tapissaient ses coteaux; — vers Tessy, où il y avait un beau château avec un étang limpide, où des trembles et des aulnes se miraient profondément; — on traversait, pour s'y rendre, des prés que la Pentecôte fleurissait et où l'herbe était plus haute que le genou; — vers Chanteloup, où se trouvait un manoir à côté d'un bois de grands hêtres. Des saules bas, des touffes d'osiers, des glaïeuls, mille plantes aquatiques remplissaient les douves où dormait encore çà et là quelque mare d'eau verdâtre. Des ravenelles et des œillets de muraille poussaient le long des deux tours qui commandaient le pont-levis. Nous nous asseyions sous les hêtres; le sol formait un petit vallon au fond duquel coulait un ruisseau d'eau vive provenant des sources qui alimentaient jadis les douves. Ce paysage était silencieux et mélancolique. En automne, quand les feuilles tombaient, on entendait au loin, sous le bois, la cognée des bûcherons; ces coups, répétés par l'air, que le voisinage des vieux murs rendait plus sonore, remuaient le cœur. — Nous allions aussi, loin de Muneville, par-delà des vallées, dans des bois taillés pleins de sources au printemps, et où, l'été, on entendait roucouler des colombes; nous allions dans bien d'autres lieux encore. Une des promenades que l'on aimait le mieux était celle de la mer. La côte était à une lieue et demie du séminaire. On gagnait d'abord la grande route de Granville à Coutance, que l'on traversait; jusqu'à la mer le pays était presque plat; on suivait des chemins tortueux qui longeaient des champs plantés de légumes, on passait à travers des villages où l'on humait à pleine narine l'odeur acre des varechs; bientôt l'on rencontrait un chemin sablonneux bordé de peupliers et au milieu duquel l'eau coulait. La contrée étant plate, ainsi que nous l'avons dit, ce chemin servait de lit aux ruisseaux. On laissait sur sa gauche une vieille chapelle abandonnée et l'on ne tardait pas à arriver sur la plage. La mer bleue ou terne fermait l'horizon; de longues grèves et des dunes immenses, sans arbres et sans habitations, s'étendaient à perte de vue; un moulin à vent tournait au mi-

lieu de ce désert de sable hanté par les vents qui sifflaient dans les herbes salées. — On revenait de ces longues courses plein de santé et d'appétit; avant de s'endormir, on pensait aux campagnes que l'on avait parcourues, et bientôt de bons rêves y ramenaient encore.

Souvenirs charmants et purs! Il est facile, ce nous semble, de se représenter quelle put être la vie intérieure du poète à Muneville. Enfant encore, mais demain adolescent, il percevait chaque jour des émotions vives, mystérieuses, préludes d'une existence vouée à l'harmonie et au besoin de chanter son cœur. Sans doute les aspects de la nature, les feuilles, l'espace, le bruit des eaux l'agitaient. Dans le silence des études, ou bien, un peu à l'écart, pendant les promenades, il se sentait prendre par des amours, des tristesses et des désirs singuliers. Tout entier à cet état, il s'y complaisait. Le démon des âmes inspirées lui parlait, mais sans rien exiger de lui; il abreuvait le pauvre enfant de mélancolies délicieuses, de joies pénétrantes et folles, d'admiraitions enthousiastes, de tous ses poisons; il ne souffrait pas encore en lui la faim de la création, l'inévitable et sacré tourment de se traduire soi-même, qui fait du poète un condamné, au point qu'il se demande parfois si son génie est grâce ou supplice et pourquoi il ne peut admirer en paix la nature, aimer et souffrir sans que l'implacable voix intérieure, chérie et maudite, lui demande à l'instant le tribut d'un chant de reconnaissance ou de deuil:

Infandum! regina jubes renovare.....

Mais cela était encore loin de Le Bailly. D'agréables pensées le suivaient seules sur les chemins du pays natal; ceux qui l'entouraient étaient ses amis, et la verdure lui riait aux yeux.

Qu'on nous pardonne ces pages auxquelles nous nous sommes complu. En méditant la vie du poète qui fut notre ami, nous nous sommes assuré qu'il passa à Muneville ses meilleures années. Mort à vingt-six ans, après une existence de lutttes, de privations terribles, d'une pauvreté perpétuelle, d'amers regrets et de douleurs, il n'eut pas le temps de se refaire un port, un asile de paix et de loisir; Muneville demeura son Eden, et, au moment où nous allons passer outre pour continuer notre poignante histoire, songeant à ces choses et à cette maison qui fut bonne au poète et à nous, et n'existe plus elle-même, nous ne pouvons nous empêcher d'en parler encore au défunt.

Aristide FRÉMINE.

(A continuer.)

DANS LA HUITAINE

Dans le Beaujolais, au village de Saint-Didier, une belle jeune fille était orpheline et propriétaire d'une quinzaire de mille francs. Donc, ce beau parti était convoité par les gros bonnets de l'endroit. Deux concouraient avec des chances presque égales: l'un avait, il est vrai, dissipé une notable partie de son patrimoine dans des excursions trop fréquentes à la ville, mais il en avait rapporté des cols cassés, des allures séductrices, des chansons. Thérèse qui en faisait un grivois dangereux; l'autre avait fait parler beaucoup moins de lui, avait conservé son domaine intact, mais aussi sa rusticité était entière. Entre les deux, vous pensez que le choix de la belle sera bientôt fait; vous supposez que, comme vos petites citadines à imagination surexcitée, elle va tendre les bras au mauvais sujet. Vous ne connaissez pas notre Beaujolaise; le premier lui plaît, c'est incontestable, il est déluré; mais l'autre fera une bonne maison. N'y a-t-il pas de quoi réfléchir et embarrasser une jeune fille prudente? Cependant le beau Philippe, tourmenté par la nécessité de combler le vide fait dans ses finances, devient de plus en plus pressant, et triomphant un beau jour du mois dernier, il entraîne à Beaujeu, pour procéder aux actes notariés, l'ange tant désiré qui doit consolider les bases ébranlées du manoir de ses pères. Le vertueux Jacques, qui a vu son bonheur s'envoler aux bras de son rival et lui échapper, court après; son père, qui n'a jamais été témoin d'un pareil mouvement de vivacité, n'hésite pas à le suivre dans la crainte d'un malheur. Un moment après, avec quelques amis recrutés en route, ils sont dans le cabaret où étaient descendus la belle et son entraîneur. L'imprudent l'avait laissée seule pendant qu'il était allé demander au notaire l'heure de se présenter.

Sur ces entrefaites, arrivant l'autre amoureux, elle vit sa figure décomposée, devina toute la concentration d'un amour dont l'expression seule manquait, et elle se dit qu'en l'aidant un peu, comme elle en aurait le droit si elle était sa femme, elle en pourrait faire quelque chose.

« *Souvent femme varie.* » Sur un tendre reproche d'avoir méconnu et déchiré son cœur, que balbutia notre lourdeau, elle lui tend la main et l'autorise à la garder. Si bien que le jeune fashionable s'en revenait à l'auberge par un chemin pendant que le nouveau couple allait chez le notaire par un autre. Vous qui connaissez les batailles sanglantes que se livrent dans certains pays les mâles pour la conquête des femelles, vous avez prévu la suite de l'histoire. Tôt ou tard il devait y avoir une rencontre; elle eut lieu à une heure du matin à la sortie de Beaujeu. Philippe y avait amené trois ou quatre amis sensibles à son affront. Comme dans

tous les combats restés célèbres, il y eut avant l'action, des discours prononcés par les chefs de troupe. On n'a pas entendu au juste celui de l'évincé, à qui la colère avait enlevé une partie de ses moyens oratoires, mais, il est certain que le futur beau-père s'est écrié d'une voix retentissante: « *Mes amis, c'est ici que nous trempions une soupe à nos ennemis.* » Immédiatement après ces paroles mémorables, on chauffa vigoureusement.

Ici les détails précis manquent; car la marmite bouillait encore à deux heures du matin et on ne peut dire exactement de quel bois chacun la chauffait. Ce qui reste acquis, c'est que le papa de Jacques, doué d'une constitution énergique, a démantibulé l'épaule du rival de son fils. Une condamnation à six jours de prison avait été la consolation apportée à la double plaie de celui qui avait été vaincu sur le terrain de l'amour et sur le champ de la vengeance. De ce jugement, le condamné interjetait appel mardi dernier. A l'audience, M. l'avocat général a lu contre lui des certificats du brigadier de gendarmerie et du juge de paix affirmant, l'un que c'était un brutal, l'autre que c'était un sauvage; mais son honorable défenseur a donné lecture de deux autres attestations, l'une de son maire n'hésitant pas à le considérer comme un bon citoyen, l'autre de son curé le déclarant un parfait paroissien. — Ce qui vous prouve une fois de plus combien il est difficile de contenter tout le monde et son brigadier. Le Cour, pensant que la vérité se trouvait peut-être entre ces allégations contradictoires, a retranché la moitié de la peine prononcée par les premiers juges.

Dernièrement, dans une discussion en haut lieu, M. de Sainte-Beuve s'est déclaré franchement partisan de la liberté de la pensée et l'ami d'un savant célèbre dont le caractère est à la hauteur du talent. Il en revient d'autant plus de mérite à M. de Sainte-Beuve que M. Renan ne paraît pas pouvoir compter beaucoup d'admirateurs dans l'illustre assemblée.

Le *Journal des villes et des campagnes* fulmine un réquisitoire contre les cinq professeurs récemment nommés qui ont ouvert leur cours cette semaine à la Faculté de médecine de Paris, particulièrement contre M. Say, qui aurait dit devant 2,000 élèves l'applaudissant avec frénésie: « C'est dans l'organisme qu'est la source de toute maladie... Je refuse de voir dans les maladies une action providentielle. » Je ne sais si le *Journal des villes et des campagnes* est assez fort en médecine pour établir évidemment le contraire de ces deux propositions qui le choquent; pour moi, avouant mon incompetence, je me borne à déclarer que M. Say a très-bien pu, en disant cela, exprimer une conviction résultant de ses études, et il me semble à la rigueur possible qu'il ait pu l'appuyer, en la développant devant son auditoire, sur des bases plus sensibles et plus certaines que les déclamations du *Journal des villes et des campagnes*.

Il résulte de tout cela que nous sommes encore loin du temps où, respectant toutes manifestations sincères de la pensée, les hommes ne jetteraient le blâme que sur le penseur ou l'écrivain déloyal.

Quelques méchantes plumes avaient représenté la France l'oreille exclusivement attentive aux chanteuses d'un certain genre et l'œil braqué stupidement sur les tableaux vivants. Certains directeurs de théâtres parisiens, par esprit de patriotisme, pour imprimer à nos visiteurs étrangers une meilleure opinion de nous, se risqueraient à donner sur leurs scènes, pendant l'Exposition, le répertoire du grand poète de l'île de Jersey. Nous saurons bientôt si ces hardis directeurs n'ont pas trop présumé de la vitalité de leurs contemporains. — Que M. d'Herblay essaye du topique sur la population lyonnaise. Il est vrai que, la troupe dramatique ayant désappris les grandes œuvres, l'épreuve ne serait pas convaincante.

HENRION

LETTRE CHARNAVALESQUE

Que nous ne recevons pas par ministère d'huissier.

Mon cher Rodin,

— La presse française a dû t'apprendre avec quel fracas je me suis retiré du journal le *Réveil*.

Ils sont là dedans un tas d'hommes qu'anime l'esprit de Satan, qui n'ont pas le courage de me proclamer le plus grand des mortels; raisonnablement, je ne pouvais plus longtemps me trouver en contact avec ça.

Au moins, quand je fais un journal, je sais trouver le moyen d'être:

— Gai, sans être trivial.

— Spirituel, sans être méchant.

— Et enfin, intéressant, sans qu'il soit nécessaire d'éreinter quelqu'un! Mais je ne pouvais guère utiliser mes saintes dispositions dans cette feuille de choux, en compagnie de ces mécréants. Aussi ai-je trouvé pour me retirer honorablement de ce milieu qui n'était pas le mien, une de ces idées qui illuminent leur auteur tout un siècle. Voici ma recette.

Ecoute et frémis.

Je choisis le moment où le plus délicat des rédacteurs du *Réveil* cause publiquement avec quelqu'un de connu: Je crie au scandale et j'introduis subitement le corps des journalistes qui n'en peuvent mais... je remue. J'ajoute quelques-unes de ces affirmations habiles et que tu connais; j'arrose le tout de mon encre... et j'attends.

Total: Un duel, deux accusations de diffamation et un journal rentré.

Est-ce assez compris!

Pour être juste, il faut avouer que, pour effectuer plus sûrement cette sortie, je me suis assuré la collaboration de l'honorable M. Ducisay, rédacteur au *Courrier de Lyon*: un cœur d'or, et une plume de fer... blanc.

Et le *Réveil* qui veut profiter de mon absence pour se transformer en une feuille... amusante, et se dire un grand journal! Il est vrai que dans le dernier numéro, il y a un article qui m'a frappé, et qui se moque des charlatans littéraires. Je ne croyais pas cette feuille... propre... à ce genre de littérature.

— Ferais-je école!

La scène se passe à Vénissieux; ce qui déjà m'a fait venir l'eau à la bouche. On ne saurait trop éreinter ces gens-là, qui font du journal une spéculation, un métier.

— Mais tu sais la nouvelle imprévue?...

J'avais écrit une lettre contre le *Réveil* de ma meilleure encre, rien n'y était épargné. On l'a saisie chez tous les libraires! j'en suis pour mes frais... et je suis à la dèche...

— On m'empêche de travailler, on m'arrache le pain de la... bouche, il n'y a plus de justice.

Je crois qu'il ne faudra pas trop compter sur Ducisay pour mon nouveau journal.

Décidément, c'est un original sans copie.

Tout le monde a dû t'apprendre mon duel que le petit Debauçy m'a offert par trois fois; ainsi mis au pied du mur, je ne pouvais plus reculer: j'ai accepté avec empressement.

Et le corps des journalistes, donc!

Seulement je crains de ne pas avoir donné assez de publicité à la chose.

Le *Petit Journal* n'en a pas dit un mot.

Je compte sur mes bonnes relations avec la police, pour empêcher une boucherie qui pourrait avoir les conséquences les plus funestes... pour moi.

Mais... si ce duel arrive (*tout arrive*), il faudra donc montrer du courage... Mon Dieu, cette horrible pensée me donne la f... ièvre.

Après ça, tu me diras que le plus gras garçon du monde ne peut montrer....

Et le corps des journalistes, donc!

Ducisay, mon ami, il faut me battre.

Je me battraï, je me battraï.

Montre-toi... Tu te caches, Paul... Ce dernier coup m'accable... Un garçon à qui je dois tout... ce qui m'arrive...

Pourquoi diable ai-je parlé du corps des journalistes!

C'est pour demain à huit heures... Voyons... voyons donc, il me semble que j'ai affaire ce jour-là... parbleu... non...

En qualité d'offenseur, j'avais choisi l'épée; mon adversaire ayant le choix des armes, opte pour le pistolet... et à dix pas...

Je fais une concession: je refuse le pistolet, mais j'accepte les dix pas.

Déjà..., il me semble entendre, par anticipation, la voix harmonieuse et chatoyante des crieurs, vendant la relation exacte de mon enterrement.

— Brrr!

DEMANDEZ, MESDAMES ET MESSIEURS, ce qui vient de paraître, la *photographie*, la lithographie et la biographie de M. Stanislas Charnal, ses derniers moments. — Vous verrez là dedans une grrrande complainte sur la manière étrange avec laquelle il est devenu père de famille, la couleur, le

sexe et le nombre de ses enfants, ses funérailles, l'itinéraire du cortège. — Demandez, le tout ne vaut pas plus d'un sou.

— Brrr !

Je me connais, je ne survivrai pas à ma mort. C'est nerveux.

Peut-être suis-je destiné à servir de pâture à une poussette terraillomanie.

Horrible ! horrible !! trois fois horrible !!!

Mourir si jeune... à 40 ans !

Diable de corps des journalistes !

Allons il le faut, ... et passons en revue les divers dénouements qui peuvent résulter de cet état de chose.

Si... sa balle m'enlevait une oreille.... la gauche... justement je n'entends pas de cette oreille-là... cela serait tout de même regrettable au point de vue de l'équilibre. Après ça, tu me diras qu'avec celle qui reste, on pourrait à la rigueur m'en tailler deux autres encore fort respectables.

Je sais bien... mais ce sont des frais...

Si... je recevais... sur les doigts, j'aurais au moins la consolation de pouvoir dire que ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

Si... l'illusion m'entraîne, mon adversaire tirait en l'air; ce procédé m'irait droit au cœur.

Si... je me conseillais un petit voyage à Brindas...

Mais le corps....

Si... Ah ! mon Dieu... non, ce n'est pas possible... je suis trop jeune. Cette épouvantable perspective vient de me remuer le corps... Je n'y vois plus... ma plume s'échappe...

Je veux me confesser... c'est moi qui suis le...

Monsieur,

Hélas ! c'est moi, Chrysostome Bigorne, le cœur serré, la larme à l'œil, que je viens auprès de vous remplir cette douloureuse mission, de rendre compte des derniers moments du journaliste de bien... que nous avons probablement perdu en la personne de M. STANISLAS CHARNAL.

En écrivant la dernière phrase de la lettre qui précède, il est tombé évanoui sur le parquet de son appartement. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le relever, mais c'était bien difficile.

On l'a porté sur un lit de parade qui se trouvait là par hasard, et on mis à réquisition tous les cierges du quartier.

Douze docteurs, mandés en toute hâte, ne donnent plus aucun espoir, et en effet, l'agonie commence.

STANISLAS sur son lit de parade.

L'immobilité dure quelque temps, puis, tout à coup, ses lèvres s'agitent convulsivement, il se lève sur son séant, droit comme un picarlat, et promène des yeux hagards autour de lui.

STAN....

Je suis blessé... à mort peut-être... ne cherchez pas à me tromper... Déjà je ne peux plus parler... j'ai soif...

Ducisay, tu es là, n'est-ce pas... mon ami, je vais te prier de me rendre un grand service... tu vois cette petite table..., dedans... il y a quelque chose... que je voudrais bien que tu m'apportes..., mets-y les deux mains va..., plus près encore, là... maintenant remporte-le, ça va mieux.

(On somme).

Qu'est-ce encore ? je frissonne ! ô terrible destin, que m'oses-tu donner... c'est mon Réveil-matin.

— Quelqu'un !

Je frémis à l'aspect de cet homme barbu Barbu qui s'avance, bu qui s'avance... bu.

Mon défenseur, ah !!!

Fuis, spectre épouvantable, Porte au fond des tombeaux ta barbe redoutable.

(un temps).

Cette scène m'a remué... le cœur...

Ducisay, mon ami... je vais te prier de me rendre un bien grand service.... Tu vois cette table... dedans...

Ducisay avec humeur. Je sais, je sais.

(musique douce).

(Avec regret).

Pourquoi suis-je éloigné de ce pauvre Réveil, L'émoi que j'en ressens m'endolorit l'orteil.

(Avec conviction).

Ayant voulu viser bien plus haut que le but, Me voilà pantelant, prêt à mettre au rebut.

(un temps).

(De même).

Pour réparer mes torts, je veux, quoique perclus, Me confesser encor pour aller aux élus.

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Sapristi ! que je suis donc mal à mon aise.

Ducisay, mon ami... apporte-moi...

Ducisay grognant. Il est en main.

(On entend sonner minuit).

Minuit, rien que minuit ; dans la nuit étoilée, Je crois revoir encor cette feuille envolée.

(Criant). Ducisay... je ne peux plus parler... parlons encore... Quel est ce bruit de voiture...

Vois là-bas... là-bas, là-bas, là-bas... ces lanternes rouges, vertes, bleues. Oh ! quel parfum !

(Air de la Folle).

(Voix de fausset).

Tra, la la la la la, etc.

Quelle est cette odeur-là.

Les travailleurs de... la nuit.

— M. Ah ! oui, je la connais.

(un temps).

(Appelant). Ohé ! Pétronille, écoute-moi ça ?

Le chant de l'oie.

AIR CONNU.

(allégre), Il faut laver

Et relaver

Tout son linge sale en famille.

Tu nettoieras,

Savonneras

Tous mes écrits, bel ange, ô Pétronille !

(Avec mélancolie). Je veux être enterré sur cette terre de VÉNISSEUX que j'ai tant aimée !

Ducisay, mon ami, je te lègue... ce que j'ai de plus cher, mon journal *Pipe-en-Bois*, que cet enfant posthume te soit léger...

A partir de ce moment, le moribond va en s'affaiblissant, et on n'entend plus que quelques mots inintelligibles. A dix heures un quart, un affreux calembour s'exhale de ses lèvres glacées ; à dix heures et demie, deuxième calembour, plus mauvais que le premier ; à dix heures trois quarts, horrible à peu près : ON DÉSESPÈRE.

(TRÉMOLO).

(Avec effroi). Qui... s'est servi... de la plume... périra... sur..., non par la plume...

FÉLIX ? Le Gnafron ! Debeaucey !!! oh ! poète, je t'aime...

(Il meurt littérairement).

(Il est huit heures).

Veillez agréer, etc.

CHRYSOSTOME BIGORNE.

DE PROFUNDIS !

Pour copie conforme :

FRANTZ.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Le Problème des Origines

(Suite)

Il faut voir, dans l'ouvrage que j'ai cité, le métaphysique enthousiasme du philosophe pour son idéal, lumière des esprits, flamme des cœurs.

Il faut lire les pages où il rend compte de ses recherches, de ses éblouissements, de l'ivresse de son imagination. (Pages 278 à 284.)

Et il conclut ainsi :

« Je devine ce que réclament obstinément nos théologiens : un idéal réalisé ! Je le leur accorde, à une condition, c'est que dans cet idéal réalisé, ils verront non plus Dieu lui-même, mais simplement son image. Le monde, l'être cosmique tout entier est l'image de Dieu : il

n'est pas Dieu. L'homme, le type le plus élevé de la vie universelle, est plus l'image de Dieu que la nature : il n'est pas Dieu. Nulle réalité, soit individuelle, soit générale, n'est Dieu, si intense que soit en elle la concentration des rayons de l'idéal. Que l'imagination ait besoin de voir Dieu ; que le cœur ait besoin de le sentir, de l'aimer : rien de plus vrai. La poésie et la religion seront toujours là, pour faire à l'homme des dieux à son image. Il lui faudra longtemps, il lui faudra toujours peut-être des incarnations, des personnifications de la divinité. Qu'il se crée ses idoles par l'art ou qu'il les trouve toutes faites dans l'histoire, cela mérite le respect de tous les temps, de tous les lieux, de tous les hommes ; car cela répond à un sentiment indestructible et nécessaire de la nature humaine. Je dis nécessaire, parce que l'idéal réalisé exerce un tout autre empire sur les âmes que l'idéal pur et abstrait. En un mot, pour l'imagination, pour le cœur, pour la volonté, pour la foi, j'accepte tout. Pour la raison seule je ne veux ni confusion, ni illusion. Nulle réalité ne peut être Dieu. Nulle même ne peut être divine, dans le sens du mot, fût-elle grande comme le Monde, belle comme le Ciel étoilé, pure comme l'Ange, sublime comme le Christ. L'idéal est Dieu, l'idéal seul est divin. » (P. 284.)

Mais comment, avec cette théorie du réel et de l'idéal, expliquer d'une part, l'origine des choses d'autre part, l'existence du bien et du mal dans le monde ?

Le monde ne peut pas être l'œuvre de l'idéal. — La perfection abstraite ne peut être une cause créatrice, or tout effet suppose une cause. Qui donc a créé le monde ?

Pour M. Vacherot, le monde n'est point un effet, et dès lors il ne faut pas lui chercher une cause première. La nature a eu elle-même son principe d'existence, de mouvement et de changement.

Il faut, il est vrai, distinguer le contingent du nécessaire, — comme on distingue l'effet de la cause, — mais le monde n'est pas contingent, il est nécessaire par la fixité de ses lois et de ses types et surtout par l'indestructibilité de sa substance. Ce qui fait qu'il n'y a pas plus lieu de lui chercher un principe d'être qu'un principe de mouvement au delà du temps et de l'espace.

Il n'est pas possible d'admettre pour le monde un créateur. Cet être intelligent et libre serait un mystère, car il aurait donné à sa créature des attributs qui lui faisaient défaut à lui-même. — Or, peut-il y avoir moins dans la cause que dans l'effet ? Comment concevoir que l'être créateur ait engendré, produit des êtres vivants, actifs, intelligents, libres, ayant un corps matériel, sans être tout cela lui-même ?

Le monde n'est donc pas une création. — C'est l'être éternel, c'est, de plus, l'être infini, universel, ayant, dès lors, comme attributs mêmes de son existence, l'unité, parce qu'il ne peut y avoir deux tout, deux universalités. Mais il ne faut pas considérer cet être comme personnel, car la personnalité ne se comprend que par opposition à un autre être, — ce qui est impossible, puisque le monde est tout, qu'il embrasse toutes les réalités en sa qualité d'être infini et universel.

Mais, tout en proclamant l'éternité du monde ou de la matière, le monde, pour M. Vacherot, n'est pas Dieu.

« Le divin, ce n'est pas l'infini, ni l'infini dans l'espace, ni l'infini dans le temps, ni l'infini dans la puissance créatrice, ni même l'infini dans l'aspiration progressive ; c'est le parfait. Or, le cosmos possède tout, excepté cela. Il a la grandeur, il a la puissance, il a la fécondité infinie. Il n'a pas la beauté pure, la sainteté de l'idéal. Il est bon, mais il n'est pas le bien. Il est beau, mais il n'est pas le beau. Il est vrai, mais il n'est pas le vrai. Sa bonté a ses vices. Sa beauté a ses taches. Sa vérité a ses erreurs. Sa plénitude a ses lacunes. Son ordre, si bien révélé par vos sciences astronomiques et physiques, a ses irrégularités. »

« Le sens commun et le langage se refusent également à nommer Dieu l'être qui devient, qui change, qui se transforme incessamment, alors même que cette métamorphose s'opère invariablement dans le sens du bien. Qu'est-ce qu'un Dieu qui aspirerait éternellement à la perfection sans y atteindre ? Dieu est, par essence, l'Être parfait. Non-seulement ce nom ne convient pas à l'être qui ne fait qu'en approcher, mais il ne peut même convenir à l'être qui y atteindrait par une évolution progressive. Dieu est l'être parfait et non l'être perfectible, de même qu'il est l'être qui est et non l'être qui devient. Voilà pourquoi toute vraie théologie répugne invinciblement au panthéisme. » (Tome III, pages 352 et 355.)

La question de l'existence du mal dans le monde trouve une solution facile dans la doctrine qui fait de Dieu un pur idéal et du monde une réalité imparfaite.

« Dieu et le monde étant entre eux dans le rapport de l'idéal à la réalité, l'imperfection est essentielle au second, de même que la perfection l'est au premier. Vouloir que le monde soit parfait, c'est vouloir changer la nature des choses, c'est demander à la réalité la vérité

pure de la pensée. Le mal est nécessairement impliqué dans l'imperfection. »

Enfin, sur la question de l'existence de l'âme, que je ne veux pas traiter, M. Vacherot n'admet pas comme une réalité possible l'existence d'un être pur esprit, indépendant du corps et pouvant se séparer de lui après la mort. Il aimerait autant croire à la métempsy-cose.

Le mot *âme* ne signifie pour lui que l'unité, l'identité, l'activité spontanée de l'être humain vivant, et, par conséquent, lorsque cet être cesse de vivre l'âme n'est plus.

« L'homme n'est ni âme, ni corps, ni un composé d'âme et de corps. L'âme et le corps ne sont qu'une apparence de principes distincts. Cette dualité se résout dans l'unité de l'être humain. »

Je ne puis donner à l'examen de ce système de philosophie le temps et le travail qu'il mérite.

M. Vacherot, penseur profond, d'une précision extraordinaire et d'une logique implacable, a fait faire à la métaphysique un véritable progrès.

Mais a-t-il enfin résolu comme il le croit le problème des origines ? Il est plus que permis d'en douter.

Il y a longtemps que la raison a reconnu la nécessité de la distinction de l'idéal et du réel. C'est vers l'idéal que se sont toujours élevées les nobles aspirations de l'intelligence, et il faut bien reconnaître que idéal et perfection se confondent dans l'esprit humain. L'idéal suprême n'est autre que la perfection, et point de perfection en ce monde en dehors de l'idéal.

Donc, et M. Vacherot a raison à ce point de vue, le monde ne peut pas être considéré comme la perfection, comme l'idéal.

Mais si, en dehors du monde, la perfection, l'idéal ne trouvent pas leur réalisation, et si, d'autre part, Dieu ne peut être que la perfection, c'est-à-dire un être qui n'a d'existence que dans la pensée, pourquoi dites-vous que Dieu existe ? Il n'existe qu'à l'état de rêve ou d'espérance. L'absence de toute divinité est la conséquence forcée de votre système.

Et vous remplacez Dieu par une idée, l'idée que chacun a de la perfection.

Nous avons vu que M. Renan le remplace non par l'idée, mais par le sentiment de cette perfection.

S'il y a une grande différence entre les deux systèmes, en est-il de même entre les deux conclusions ?

C'est à cette pensée de l'idéal, aux aspirations qu'elle fait naître que vous attribuez l'impulsion au bien, car votre conscience serait la première à repousser votre système s'il avait pour fatale conséquence de supprimer le devoir et la vertu.

Cette impulsion au bien est d'ailleurs inhérente à la nature humaine d'après les lois d'expansion, d'attraction et de progrès que vous signalez.

J'applaudis de toutes mes forces à la constatation expérimentale de l'existence de ces lois qui suppriment le surnaturel.

Je reconnais que l'aspiration à l'idéal peut produire et les grandes pensées, et les nobles sentiments, et les dévouements héroïques. Mais cet idéal sera-t-il suffisant ?

Vous grandissez l'homme en lui faisant dédaigner l'immortalité. Mais la théologie n'a-t-elle pas encore applaudi Séluka. Le dévouement est tout tracé : Inès a revu Vasco, ils s'aiment toujours, et Séluka, dévouée jusqu'au sacrifice, les embarque tous deux sur le même navire et vient mourir sous le manœuvrier. Nélusko, l'amoureux farouche, est heureux de partager la couche funèbre de sa bien-aimée reine. Décidément ils ont du bon ces Indiens, et, ne fût-ce que pour rencontrer des caractères capables de dévouement et de reconnaissance, j'irais bien volontiers vivre à Madagascar.

Après avoir atteint dans son quatrième acte les limites du sublime, Meyerbeer a su se maintenir au même niveau pendant deux tableaux entiers.

Rodolphe D'Isis.

(La suite prochainement.)

THÉÂTRES DE LYON

Que puis-je vous dire maintenant sur l'intrigue de l'*Africaine*, que vous ne connaissiez déjà, ou que vous n'avez deviné, si, chose impossible, vous n'avez pas encore applaudi Séluka. Le dénouement est tout tracé : Inès a revu Vasco, ils s'aiment toujours, et Séluka, dévouée jusqu'au sacrifice, les embarque tous deux sur le même navire et vient mourir sous le manœuvrier. Nélusko, l'amoureux farouche, est heureux de partager la couche funèbre de sa bien-aimée reine. Décidément ils ont du bon ces Indiens, et, ne fût-ce que pour rencontrer des caractères capables de dévouement et de reconnaissance, j'irais bien volontiers vivre à Madagascar.

Le jardin de Sélika est pourtant, à mon avis, inférieure au manœuvrier sous le rapport musical ; le duo d'Inès et de Sélika remplit à lui seul ce tableau. Or, ce duo qui renferme quelques phrases admirablement réussies, entre autres celle-ci « Et pourtant il l'aime toujours » et cette autre « Il va donc la désirer », ce duo, dis-je, n'a pas précisément la teinte musicale qui convient à la situation. La mélodie, loin d'être poignante et douloureuse, est gracieuse et douce, l'accompagnement est léger, sautillant, gai, tel qu'il serait en un mot si les deux époux se rendaient sans encombre à la chambre nuptiale. Ce morceau est le seul, peut-être, de toute la partition de l'*Africaine* auquel on puisse reprocher de viser à l'effet ; le final à l'unisson, dans lequel M^{me} Meillet et Sallard luttent de poumons, est beau certainement, mais il n'est pas neuf, tous les compositeurs l'ont employé, sous une forme ou sous une autre, pour enlever les braves du public et ménager une ovation à l'acteur en scène. Je suis loin d'être ennemi des ovations, mais je les crois bien plus méritées, lorsqu'elles ont lieu après un final comme celui du duo du quatrième acte.

J'ai dû, malgré mon admiration pour le génie de Meyerbeer et mon respect pour la mémoire de ce grand maître, formuler cette critique que je crois méritée, mais je dois m'incliner avec humilité devant le tableau final, où le censeur le plus sévère ne trouverait pas une note à reprendre, depuis le prélude jusqu'à la mort.

Un soir, au lendemain d'une de ces excursions que Coucouic, mon petit oiseau-mouche, me fait souvent entreprendre, je m'étais endormi pendant le dernier acte, et, malgré toute ma bonne volonté, je n'avais pu parvenir à me réveiller complètement, lorsque une salve d'applaudissements m'annonça que le splendide décor du manœuvrier venait d'apparaître aux yeux du public. Il est impossible de rendre l'impression que me produisit ce soir là le prélude à l'unisson, aujourd'hui si populaire. Il me semblait entendre les murmures du vent se mêler aux voix gémissantes des plus adorables et des plus désolées sirènes ; j'écoutais leurs soupirs et leurs sanglots, et pourtant — vous allez m'accuser de dureté de cœur — j'aurais voulu augmenter encore leurs souffrances pour que leurs plaintes pussent s'exhaler ainsi pendant de longues heures. Oh ! je comprends l'ivresse de Sélika, si le fruit du manœuvrier procure à qui en respire l'odeur, de tels songes enchanteurs et d'aussi délicieuses extases !

Pour interpréter dignement la scène finale, il ne suffisait pas d'une cantatrice, il fallait une tragédienne ; M^{me} Meillet a su être l'une et l'autre. Est-ce trop présumer de sa bonne volonté que de penser qu'elle reviendra bientôt se faire entendre à nous, dans les autres rôles de son répertoire ? Je ne le crois pas. Puisque le succès inouï de l'*Africaine* se perpétue, — et je suis loin de m'en plaindre, — que dès lors il nous est impossible d'apprécier son talent sous toutes ses faces, je ne saurais trop conseiller à M. d'Herblay de s'assurer dès aujourd'hui le concours de l'éminente artiste, pour une série de représentations pendant la saison prochaine ; son caissier, j'en suis sûr, ne protestera pas.

Terminons par une légère critique. Le chœur à bouche fermée qu'on entend dans la coulisse pendant le rêve est généralement chanté trop fort depuis quelque temps ; cela nuit à l'effet. C'est un défaut facile à éviter.

En somme, depuis deux mois bientôt que l'*Africaine* tient l'affiche, chacun a vaillamment fait son devoir. Il y a bien eu de ci de là, quelques légères anicroches, résultat du temps ou d'indispositions passagères, mais aucun des exécutants n'a faibli et nul relâche n'a été nécessaire. On doit en savoir gré à tous sans exception, mais particulièrement à M^{mes} Meillet et Sallard, MM. Wicart et Méric, dont les rôles sont très-fatigants et de la plus haute importance.

Il serait injuste d'oublier l'orchestre, qui nous a prouvé ce qu'il pouvait faire à l'occasion ; les musiciens qui le composent sont presque tous des artistes de premier mérite, et ils ont tenu à honneur d'être en tous points dignes de l'œuvre qui leur était confiée. Qu'ils aient dans toutes les occasions autant de bonne volonté que dans celle-ci, ils n'auront pas grand-chose à redouter de notre critique.

Conclusion. Cpnformément au désir exprimé par nous dès avant la première représentation, il est évident aujourd'hui que l'œuvre posthume de Meyerbeer doit rester au répertoire.

J'ai un bel arrière à liquider avec les concerts. Aimé Gros, M^{lle} Zeiger, Luigini, trois soirées agréables, trois succès d'estime plus encore que d'argent. Mais procédons par ordre.

Le principal attrait du concert d'Aimé Gros était le grand morceau de Litz, *Saint François marchant sur les flots*, joué par Saint-Saëns. La *maestria* furibonde de cet artiste interprétant ce morceau, quelque peu sauvage parfois, m'a charmé, et, ne pouvant étendre outre mesure mon appréciation, je me contenterai de constater que Saint-Saëns est aujourd'hui le premier pianiste laïque de France, au moins sous le rapport du mécanisme.

Faire l'éloge d'Aimé Gros serait superflu ; jeune, aimable et plein de talent comme il l'est, on peut se passer des réclames de la critique, on est assez connu ; il nous l'a bien prouvé.

M^{lle} Zeiger, que nous avons entendue il y a quinze jours, possède une fort jolie voix de concert, et sa méthode est très-correcte ; l'émission est bien un peu forcée à partir du la au-dessus de la portée, mais c'est un défaut de minime importance qu'un travail obstiné peut faire disparaître. Néanmoins, un conseil d'ami : que cette jeune personne évite de chanter les grands ouvrages dans les salles aussi vastes que celle du Grand-Théâtre.

Nous avons, à ce concert, fait connaissance avec M^{me} Martheau. C'est une jolie personne douée d'une voix grave, large, très-étendue, de tout ce qu'il faut, en un mot, pour faire une excellente

contralto, — chose très-rare. Mais l'étude. Si elle prenait des leçons d'Holtzem !

La composition du concert de Luigini était trop brillante pour ne consacrer que quelques lignes à cette solennité, — le mot y est, je le maintiens. A samedi un compte-rendu complet.

Théâtre des Célestins. — La salle était comble mardi pour *Galilée*, et le succès de l'œuvre de Ponsard a été complet, ce qui prouverait une fois de plus la justesse de mes précédentes observations à ce sujet.

Je n'analyserai point l'intrigue de la pièce, il n'en existe pas. Les trois actes sont une succession de tirades fort belles et fort honnêtement pensées et écrites, qu'entrecoûtent des vers bourgeois, bien en situation sans doute, mais qui hurlent de se trouver ainsi accouplés ; tel est l'écueil de la comédie en vers. S'ensuit-il pour cela qu'il faille la supprimer, ainsi que le prétendent un grand nombre de critiques contemporains ? Je ne le crois pas. Il vaut mieux supporter dans une comédie une vingtaine de vers peu poétiques, plutôt que d'en arriver, avec la prose, à une dégénérescence aussi accusée que celle que nous avons aujourd'hui. Les loisirs que me donnera bientôt la fermeture du Grand-Théâtre me permettront d'examiner sous toutes ses formes cette question qui a bien son importance.

On peut rendre cette justice aux œuvres de Ponsard qu'elles respirent un parfum de noblesse et de loyauté qui charme et attire tout d'abord. Il ne sert jamais que des causes justes, et celle de Galilée est du nombre. Ce savant consciencieux, ce chercheur infatigable dont les écrits immortels sont encore à l'heure qu'il est condamnés par la Congrégation de l'*Index*, qui en interdit la lecture aux étudiants romains, ce savant, il est vrai, a commis la faute de désavouer publiquement sa découverte ; le poète viennois cherche à l'excuser en tenant sa renonciation pour le résultat de l'amour paternel. Certes l'intention est louable, mais, outre que le fait en lui-même n'est point exact, est-il besoin de chercher ailleurs que dans l'âge du septuagénaire la cause de cette demi-apostasie ? L'inquisition, ses tortures, les bûchers qu'elle réservait aux prétendus sorciers, n'étaient-ils pas capables d'ébranler son courage ? Vus à la distance de trois siècles, de pareils dévouements semblent faciles, mais je sais plus d'un homme de cœur et de conviction de nos jours qui pourrait reculer devant eux.

En outre, Galilée avait, longtemps auparavant, publiquement enseigné sa doctrine ; il avait des disciples fervents et convaincus qui devaient la propager ; l'Eglise, mieux avisée, pouvait, d'un jour à l'autre, reconnaître que le nouveau système n'était en rien contraire à ses doctrines ; il céda, et fit bien peut-être. L'histoire impartiale a fait un piedestal au grand homme sans l'accuser de trahison.

Le souffle poétique remplit l'œuvre de Ponsard ; l'inspiration n'a pas, comme la santé, abandonné le poète. Au milieu des plus vives souffrances, il chante encore, comme tout véritable enfant des Muses. Et nous ne l'applaudissons pas ! A Dieu ne plaise ; rendons hommage au vrai talent, à la noble pensée, à la conviction sincère et espérons que nous pourrions encore applaudir de nombreux ouvrages de notre quasi-compatriote à leur apparition.

L'interprétation a été suffisante ; MM. Butaut et Cazaubon ont fait de leur mieux, ainsi que M^{me} Abit dans un rôle un peu effacé ; M. Train, qui fait chaque jour des progrès, a le tort de trop réitérer les vers ; il pourra se corriger de ce défaut, car il est un des rares artistes qui mettent à profit les conseils de la critique. M. Dorsay, hélas !... M^{me} D'Herblay est toujours charmante ; mais beaucoup trop rare. Allons, madame la directrice, donnez plus souvent à vos admirateurs l'occasion de vous envoyer des bouquets.

Alfred DEBEAUCY.

Théâtre des Variétés. — On continue à y admirer le *Pied de mouton*. Malheureusement, toute chose a sa fin, même une féerie ! et bientôt tous ces magnifiques décors vont disparaître, ces brillants costumes retourneront dans l'armoire, et le bataillon des danseuses ira porter ailleurs ses pointes et ses ronds de jambes.... le *Pied de mouton* aura vécu !

Que va devenir ce joyeux régiment des pensionnaires de M. Blanchereau ?

Il est impossible de les nommer toutes, mais elles laisseront toutes un souvenir, un regret, au moins dans l'âme du chroniqueur. Et je ne puis m'empêcher, après avoir manifesté mon admiration aux premiers soldats de la troupe, de donner quelques conseils aux conscrits. M^{me} Pascal a peu l'habitude de la scène, mais elle a ce qu'il faut pour arriver avec le temps. Donc, courage ! — Courage aussi à M^{les} Irène et Lacroix, qui ont su tirer tout le parti désirable d'un rôle insignifiant ; à M^{lle} Mathilde, qui a été fort convenable dans le rôle de la suivante Brigitte. M^{lle} Andréa (Lutin des voyages) a une voix d'un timbre agréable et une jolie figure, mais combien un peu moins de timidité ferait mieux valoir tous ces avantages ! Enfin, la gracieuse M^{lle} Valentine est assez bien réussie dans le rôle d'un gamin ; mais ne pourrait-elle pas se décider à abandonner son volumineux chignon, qui jure singulièrement avec la casquette de *gavroche* ?

Au 18^e tableau, les *riflemen* ont manœuvré, sous le commandement de M^{les} Adélaïde et Clémentine Rousset, avec une précision remarquable.

Sur l'honneur, la landwer prussienne ne ferait pas mieux !

J'ajouterai, en terminant, que les figurantes sont jeunes et suffisamment jolies.

Il serait à souhaiter que nos théâtres subventionnés en eussent de pareilles. Mais non ! M. D'Herblay sait trop quel est le premier devoir d'un directeur de théâtre *Impérial*, et il se gardera bien de congédier sa *vieille garde* !

Croix-Rousse. — Le grand, l'incomparable, le phénoménal Jérôme Coton y est le lion du moment.

Point n'est besoin de vous dire si le premier mime de France y fait fureur.

Lundi dernier, M. Dolbeau offrait à son public le *Monastère abandonné*, grand mélodrame en trois actes, avec le concours de ce vénérable, dans le rôle du grenadier Bellerose.

Il n'y a plus à vanter le talent inimitable de Jérôme Coton. Tout a été dit, et le sujet est épuisé.

Qui ne se souvient de ces mémorables soirées données à son bénéfice en la salle des *Célestins* ? Qu'il était beau et quels applaudissements il a recueillis !

Me sera-t-il toutefois permis de dire que le public railleur des Célestins a été injuste, cruel même envers ce Nestor de la rampe, qui ne méritait, certes :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

A la *Croix-Rousse*, on s'est montré moins inhumain, et le vieil artiste s'est retiré escorté, non des huées et des sifflets de la foule, mais couvert d'applaudissements sincères, d'applaudissements de bon aloi.

Bravo ! tisseurs ! Vous avez le respect de la vieillesse et vous écoutez les inspirations du cœur.

Autour du vétéran du mélodrame se serrait l'élite de la troupe : MM. Teyssère, Mizon, Vauchez, Piron et M^{me} Fiot ; c'est dire que le succès ne pouvait être douteux.

Jeudi, 11 courant, au bénéfice de M. Hilaire, chef d'orchestre, la *Barrière de Clichy*, ou la *Défense de Paris en 1814*, grand drame militaire en dix-huit tableaux.

Alcazar. — Lamotte a fui, le carnaval est mort ; tout est rentré dans le silence sous la vaste coupole de l'*Alcazar* !...

Versons un pleur sur la tombe du pauvre défunt, et passons.

Il appartenait au *Réveil*, qui a vu le jour sous son règne, de lui dire un suprême adieu. Repose donc en paix, carnaval de 1867 !

Mais en terminant cet article nécrologique, il est de mon devoir de rassurer les dilettantes de la chorégraphie. La magnifique salle de l'*Alcazar* ne sera nullement démolie.

Les administrateurs de cet établissement viennent de renouveler, pour plusieurs années, un bail dont la minute a été mise sous nos yeux.

Donc, chicards et débardeurs, à l'année prochaine ! et quoi qu'en disent les esprits chagrins, il y aura encore de beaux jours (ou plutôt de belles nuits) pour le cancan, dans la bonne ville de Lyon !...

« Mon cher ami,

« Voulez-vous annoncer, que pour des raisons que je crois inutile de déduire ici, je retire les *Blagueurs* du théâtre du *Cercle des Familles* ?

« Vous obligerez votre tout dévoué,
Victor CHAUVET.

C'est fait, mon cher auteur, mais..... Quel est donc ce mystère ?..

LÉON SAINT-URBAIN.

P. S. — Les maris font toujours rire :

Au dernier bal de l'*Alcazar*, et à l'insu de son conjoint, une jeune et jolie femme, appartenant au meilleur monde, se promenait insouciant et riieuse au bras d'un cavalier d'assez piètre apparence, et qui avait surtout le défaut de ne pas être masqué. Ils n'avaient pas fait dix pas dans la salle, qu'un splendide Fanfan Benoiton, tout de blanc habillé, fondit sur eux et se permit (enfant terrible), de les reconnaître et je crois même qu'il poussa l'audace jusqu'à profiter du trouble bien naturel de M^o B... pour la séparer de son *protecteur*.

Que s'est-il passé depuis ? je me l'en demande, et j'espère que Fanfan n'aura pas abusé de la situation embarrassée de sa charmante *compagne*.

Les maris feront toujours rire.

L. S.-U.

CAFÉS-CONCERTS

Eldorado. — La semaine dernière, Marcel a fait ses adieux au public lyonnais ; il avait peigné sa voix et enfilé sa mémoire d'une nouveauté pour ce grand jour. Il a chanté comme en son meilleur temps les meilleures chansonnettes de son répertoire actuel, et récité avec assez de brio un très-joli roudeau improvisé pour la circonstance. Voici un vers de cette pièce qui a provoqué bien des sourires malicieuses :

A Lyon, j'ai fait des *Folies*.

C'est M. Marcel qui a fondé l'établissement lyrique connu sous le nom de *Folies lyonnaises*, et personne n'ignore, — au moins par oui-dire, la vie un peu accidentée de cet artiste. M. Marcel a dit les couplets éro-

tiques de *C'est pour ce soir* avec une finesse extrême ; aussi couronnes, bouquets, rappels, rien ne lui a manqué.

Quoique je sois assez sceptique à l'égard de la provenance des fleurs et couronnes jetées aux chanteurs, je veux bien croire que celles dont on s'est plu à couvrir M. Marcel ne sont qu'un hommage tout spontané des admirateurs du talent de ce comique. M. Marcel est Lyonnais, et à ce titre doit avoir beaucoup de sympathies parmi nous. Cependant, il n'est pas rare de voir des chanteurs se payer eux-mêmes cette flatteuse lapidation : l'année dernière, une naïveté de la bouquetière d'Aguillon, le soir des adieux de cet artiste, a assez égayé les habitués du Casino, et ce qui vient de se passer encore dernièrement à l'Alcazar du Mans n'est pas de nature à m'enlever mes doutes concernant l'envoi de bouquets aux chanteurs.

M^{me} Busseuil, qui sort de maladie, a fait sa rentrée par une création très-originale intitulée *les Odeurs de Paris* ; elle s'en est tirée à merveille. Dans la chansonnette à diction, M^{me} Busseuil sera toujours brillante ; mais elle ne devrait plus mordre aux couplets égrillards de Thérèse, l'ingénuité lui fait défaut pour faire passer les crudités de ces sortes de chansons.

M^{lle} Maria Poncelet, qui a succédé à Lafourcade, — comme Hervier succède à Chaillier, — est dans le même cas que M^{me} Busseuil ; c'est-à-dire que les gestes de cette demoiselle manquent de convenance et font trop voir la femme mûre.

M. Sylvani est enfin en pied à l'Eldorado. Je ne croyais plus possible à un chanteur sérieux d'aborder ces grandes scènes. Je suis bien au contraire. Le public commencerait-il donc à éprouver de la lassitude pour les refrains de duriers du jour et sentirait-il enfin le besoin de retremper son lyrisme aux sources de la vraie chanson ? Ah ! ce serait bien à souhaiter.

M. Sylvani s'est fait l'interprète des œuvres de Pierre Dupont, et c'est à lui que le chantre de la *Vigne* confie la création de ses productions nouvelles. Dimanche, je lui ai entendu chanter *les Pins*, une ballade un peu longue, dont le refrain contient un effet d'harmonie mélodique saisissant et grandiose.

Quand le vent dans les pins gémit,
Le viel Homère doit entendre
Un peuple assemblé qui frémit...

Il est impossible, en écoutant cette musique pour la première fois, de se défendre de certains frissons intérieurs. Et ce premier quatrain du *Chant de la mer* :

Voyez au loin venir la mer
Avec sa chanson lamentable,
Tordant sa vague au reflet vert
Dans les galets et dans le sable.

Voilà des vers qui disent au moins quelque chose ! A eux seuls, ils valent bien toutes les chansons de *femmes à barbe* du monde !

Casino. — Un excellent comique, Horace Lamy, a débuté la semaine dernière. Son admission a été un triomphe. M. Horace, qui nous revient de Russie, s'occupe aussi de littérature ; il a publié, il y a cinq ans, des lettres fort piquantes dans un journal lyonnais auquel j'appartenais comme collaborateur. Il a fait aussi plusieurs chansons, entre autres *les Quatre règles*, un très-grand succès. Nous reviendrons sur cet artiste une autre fois et nous parlerons en même temps de M^{lle} Kaiser, une ancienne connaissance, qui vient de faire sa rentrée au Casino. Pour aujourd'hui, nous tenons à consacrer les lignes qui nous restent à l'analyse de deux petits volumes de chansons qui nous ont été adressés de Paris.

Le Gai Compagnon et *Nos Bons Villageois*, tels sont les titres de ces deux volumes. L'auteur, Aristide Saclé, n'a jamais cherché la popularité dans les cafés-concerts, cela se voit à chaque page de son œuvre ; car la plupart de ses chansons sont écrites pour être lues en comité d'amis et non pour être chantées en public.

M. Saclé cultive non-seulement le couplet philosophique, mais il excelle aussi dans la chanson érotique. Ses volumes en contiennent plusieurs en ce genre qui sont très-réussis. Je ne puis résister au plaisir de vous faire connaître les deux premières strophes de l'une d'elles intitulée *la flémeuse* :

Vous connaissez tous Madelon,
Fille aussi sage que modeste,
Comme un éléphant elle est leste,
Légère comme un chien de plomb.
Elle se traîne languoureuse,
Sans tirer ses bas jadis blancs,
Elle s'achemine à pas lents,
La flémeuse.

Son œil louché est souvent miteux,
Mais elle ne fait pas sa tête,
Elle préfère à la toilette
Les vapeurs d'un vin capiteux.
Une nuit je la crus heureuse
De se trouver entre mes bras,
Mais elle rouffait dans les draps,
La flémeuse.

Si M. Saclé avait envié les succès d'estaminet, il n'aurait eu qu'à ajouter à ces couplets un refrain formé d'onomatopées ou de la-i-tous en tyrolienne, et sa chanson, sur une musique d'Hervé ou de Blaquière, eût fait le tour du monde.

Jules CÉLÈS.

Le Gérant : REYMOND.

LYON. — IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER